

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.418. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Vendredi
29
JUN
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois 10 fr.; 6 mois 18 fr.; 1 an 35 fr.
Étranger : 3 mois 20 fr.; 6 mois 36 fr.; 1 an 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B' des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

LA RÉCEPTION DE M. A. CAPUS A L'ACADÉMIE FRANÇAISE



LE NOUVEL ACADEMICIEN EN UNIFORME

LE GÉNÉRAL JOFFRE, QUI ASSISTAIT A LA CÉRÉMONIE, FÉLICITANT M. ALFRED CAPUS



L'AUTEUR DE « LA VEINE », LISANT SON DISCOURS, RETRACE LA BRILLANTE CARRIÈRE DU MATHÉMATICIEN HENRI POINCARÉ AUQUEL IL SUCCEDE
La réception de M. Alfred Capus sous la coupole était la première depuis la guerre. La tâche du spirituel auteur dramatique succédant à un savant était ardue, mais il s'est souvenu de son passage à l'Ecole des mines, et son discours fut très applaudi, de même que celui de M. Maurice Donnay, qui présidait. Voici : 1° M. Alfred Capus; 2° M. Paul Bourget; 3° M. Maurice Donnay; 4° M. Henri de Régnier; 5° M. E. Lamy; 6° M. Marcel Prévost; 7° M. Bergson; 8° M. René Bazin; 9° M. Maurice Barrès; 10° M. Raymond Poincaré.

MIEN LES ANGLAIS ONT ENCORE GAGNÉ DU TERRAIN VERS LENS

Les troupes britanniques, poursuivant leur action progressive, ont accompli une nouvelle avance au sud de la Souchez, sur une étendue de trois kilomètres, et atteint les abords immédiats du village d'Avion, qui couvre Lens au sud. Cette importante agglomération commence donc à être débordée sérieusement, et l'impuissance de l'ennemi à en défendre les approches est remarquable.

Aujourd'hui encore, l'ennemi n'a tenté, sur le front occidental, que de faibles réactions. A l'est de Vermelles, vers Hulluch, un détachement qui avait pénétré dans les tranchées de nos alliés en a été rejeté aussitôt. Si c'est là la riposte au raid exécuté le 25 juin par les troupes britanniques dans la même région, elle peut être qualifiée d'insuffisante, car les Anglais s'étaient maintenus plus de deux heures dans les tranchées de l'adversaire, lui avaient infligé des pertes importantes et détruit tous ses abris.

Au sud de la Cojeul, entre Guémappe et Chérisy, des attaques locales des Allemands ont été de même repoussées. L'artillerie s'est montrée active plus au sud, vers Fontaine-les-Croisilles, contre les positions conquises le 26 juin, ainsi que sur notre front, dans les secteurs du monument d'Hurtelise et du mont Cornillet, où nous gardons tous nos avantages.

Parmi les prisonniers faits mardi dernier à la Caverne du Dragon, un quart appartenait à la classe 1917 : c'est la plus forte proportion observée jusqu'à ce jour. Elle trahit une consommation des réserves qui n'est certes pas étrangère à l'attitude d'expectative que garde l'ennemi, malgré la perte de positions auxquelles il attachait avec raison une grande importance, comme celles de Wytschaete, de Messines, de Craonne et du mont Cornillet.

Jean VILLARS.

LE GÉNÉRAL DANGIS NOMMÉ GÉNÉRALISSIME DE L'ARMÉE GRECQUE

ATHÈNES, 28 juin. — Le nouveau ministère dont la constitution a déjà été annoncée vient de subir quelques modifications dans sa composition.

C'est ainsi que M. Venizelos serait président sans portefeuille, et le ministère de la Guerre sera attribué au colonel Spiliades, chef d'état-major de la division des Cyclades.

M. Spyridis, précédemment désigné pour le portefeuille de l'Economie nationale, se voit attribuer celui des Communications.



GÉNÉRAL DANGIS

Landis que M. A. Papanastasiou, qui devait être titulaire de ce dernier portefeuille, permit avec lui.

Le général Dangis est nommé généralissime de l'armée de la Défense nationale, avec résidence à Salonique.

Une entrevue a eu lieu hier entre le roi et le chef du gouvernement, qui se sont mis d'accord sur la nécessité de convoquer une assemblée constituante en temps utile.

M. Venizelos a signé un décret législatif abolissant l'immobilité des fonctions judiciaires.

Un rapport du ministre de la Justice a établi que des magistrats avaient pris part aux crimes de décembre 1916. Un décret d'amnistie sera publié en faveur des condamnés ou des prévenus politiques dans les nouvelles provinces.

LES ALLIÉS PEUVENT COMPTER FERMEMENT SUR LE PEUPLE RUSSE

Après de graves inquiétudes et de nombreuses convulsions, il semble que la situation politique de la Russie tende à devenir stable et que le gouvernement provisoire puisse compter sur une majorité.

Cette majorité est formée par le bloc de presque tous les partis démocratiques, y compris les socialistes dits *mencheviki* ou « minimalistes », qui correspondent aux socialistes majoritaires français partisans de la défense nationale et de l'union sacrée.

L'opposition est formée des *bolcheviki*, ou maximalistes, qui suivent pour la plupart Lénine et qui sont la minorité, comme l'ont prouvé les élections municipales de Petrograd et les résolutions du Congrès des Soviets.

La majorité qui soutient le gouvernement provisoire, tel qu'il s'est reconstitué par l'adjonction de membres du Comité des ouvriers et soldats, a un programme de politique extérieure bien défini. Ce programme demande la conclusion, en accord étroit avec les Alliés, d'une paix sans annexions, sur la base du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes : ce qui est la négation absolue, comme on le sait, non seulement du programme impérialiste allemand, mais aussi du programme des socialistes, tel que l'ont formulé Scheidemann et ses amis, qui affectent de considérer que l'Allemagne, dans ses frontières de 1914, y compris l'Alsace-Lorraine, forme un bloc intangible.

Le programme de la majorité demande, en outre, la réorganisation de l'armée russe et la préparation de l'offensive : c'est l'idée que M. Kerenski a défendue et qu'il a réussi à faire triompher. Au point de vue économique, il s'agit de régler la production industrielle. Au point de vue de la politique intérieure, il s'agit de réorganiser la Russie sur la base de la décentralisation et du gouvernement local, tout en maintenant un pouvoir central énergique capable de mettre fin aux tentatives séparatistes, telles qu'elles se sont manifestées, avec une vigueur assez inquiétante, dans la Petite-Russie, autrement dit l'Ukraine, où l'Autriche et l'Allemagne entretenaient de longue date de l'agitation.

Le Congrès des Soviets, qui, en attendant la réunion de la Constituante, est l'expression de la volonté de la nation russe, a ratifié ce programme. Il donne au gouvernement provisoire une force indiscutable et lui permet d'appuyer son action et la direction du pays sur des forces organisées. Les ministres socialistes, en particulier Zereteli et Skobelef, s'efforcent de lier et d'intermédiaires entre les organisations populaires et le pouvoir dont ils renforcent ainsi l'autorité.

Le gouvernement provisoire peut donc être considéré comme disposant désormais d'une influence et d'une force suffisantes pour combattre l'anarchie et la désagrégation qui ont apparues en Russie sous des formes dangereuses, et qui désormais, on peut l'espérer, seront conjurées. — J. B.

Le Comité secret s'ouvre aujourd'hui

Ainsi que nous l'avons annoncé, la discussion des interpellations sur l'offensive du 16 avril s'ouvre cet après-midi à la Chambre.

Une trentaine d'interpellateurs sont inscrits. Quelque le premier, M. Dubiez, estime pouvoir porter publiquement à la tribune les observations qu'il entend soumettre à la Chambre, on considère que, vu la nature des sujets qui seront traités et les explications que le gouvernement sera amené à fournir, la Chambre sera obligée de se former en comité secret.

Ceux qui sont mis en cause à propos de Kut-el-Amara



Au centre : le GÉNÉRAL NIXON ; en haut, à gauche : LORD HARDINGE, ex-vice-roi des Indes ; à droite : SIR BEAUCHAMP DUFF ; en bas, à gauche : M. AUSTEN CHAMBERLAIN ; à droite : SIR EDMOND BARROW.

Hier, à la Chambre des Communes, M. Bonar Law a annoncé la prochaine mise en discussion du rapport sur la première partie de l'expédition de Mesopotamie, qui se terminera, après de brillants succès, par l'échec de Kut-el-Amara. A ce sujet, la presse anglaise, discutant la question des responsabilités, met en cause entre le général Nixon, commandant l'expédition, plusieurs person-

LA RÉCEPTION DE M. ALFRED CAPUS À L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'assistance d'élite qui se pressait hier sous la Coupole eut le privilège d'entendre parler deux des Parisiens qui passent, à juste titre, pour avoir le plus d'esprit.



L'ÉPÉE DE M. ALFRED CAPUS. Cette épée a été offerte au nouvel académicien par le Cercle de l'Union artistique. La poignée d'or représente la Vérité.

ne nous en a pas donné une connaissance précise, il en a suggéré une impression très nette et presque concrète. Ce n'est pas un mince mérite.

Il a fait sans grandes phrases ni mots rébarbatifs, et comme en souriant. Son discours abonde en traits charmants. Qu'on en juge par ces trois courts extraits :

« Je devrais ici vous expliquer en quoi consistent les fonctions fuchsiennes, mais diverses considérations s'y opposent dont la principale est que je ne suis pas bien certain moi-même de le savoir. J'ignore en outre qu'il était Fuchs. Les renseignements d'abondance pas sur ce géomètre allemand dont la biographie est marquée par ce trait, assez fréquent chez les savants de son pays, que Fuchs n'est pas l'inventeur des fonctions fuchsiennes. Certes je ne me flatte pas que vous ayez ainsi un aperçu très exact de cet admirable progrès de l'analyse, travail capital de la jeunesse de Poincaré et qui restera, affirmant ses pairs, son plus beau titre de gloire dans le domaine mathématique. Victor Hugo a dit, en des vers d'une magnificence bizarre :

Il n'est point de brouillards comme il n'est point d'algèbres
Qui résistent au fond des nombres et des cieux.
A la dixième année et serene des yeux.

« On aurait tort de croire que cela ne signifie absolument rien. Evidemment, ce n'est pas un moyen sûr d'intégrer toutes les équations différentielles. Mais quelque réserve qu'il y ait à faire sur les rapports du lyrisme et des mathématiques, les demi-ignorants que nous sommes n'ont pas de meilleure méthode que celle du poète. Car la fixité de l'esprit sur les abîmes scientifiques donne un vertige qui les mesure. On ne comprend pas, et il vous reste cependant une impression de grandeur et de vérité, un peu de cette émotion qu'éprouvait Pascal devant le silence des espaces infinis... »

Et plus loin, à propos de *La Science et l'Hypothèse*, le premier grand livre de Henri Poincaré :

« L'anarchie mondaine s'en empara. Je me hâte de dire que je n'accuse point les gens du monde d'être anarchistes ou de l'avoir été à l'heure dont je vous parle. Ils restaient de fermes conservateurs dans l'ordre social ; ils étaient inébranlablement attachés au principe de propriété ; le trouble dans la rue leur eût été insupportable. Mais, au contraire, le trouble dans les esprits leur procurait une âpre distraction et quelque

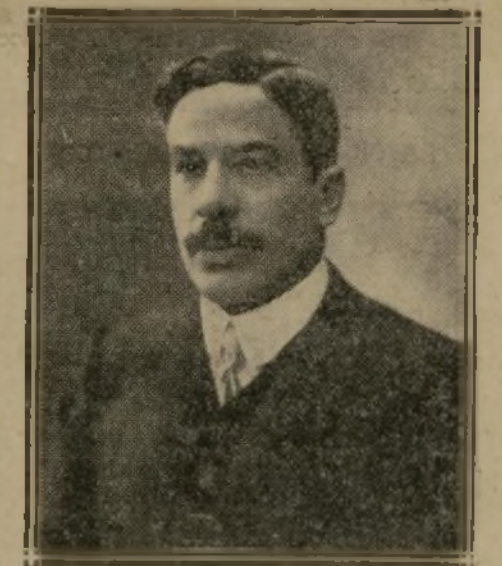
chose d'assez analogue à de la volupté. Ils se sentirent frappés d'une sorte de grâce à l'univers, quand, à la lecture du livre de Poincaré, ils eurent entendu que la science ne reposait que sur des conventions et des hypothèses ; quelle avait en source dans l'avidité de l'esprit humain et non dans la nature ; que l'espace possédait trois dimensions, non point parce que la nature les lui a données, mais parce qu'il est plus commode de l'imaginer ainsi et que cela nous épargne des complications de langage. N'en éliminons pas arrivés, par exemple, à accepter sans contrôle, et comme une vérité démontrée, l'idée que la terre tourne autour du soleil ? Qui oût osé revenir au système de Ptolémée qui fait tourner tous les astres autour de la terre et dont l'immortel des premiers âges se contentait ? Et voilà que, quatre siècles après Copernic, un maître du savoir remarque qu'il n'existe nulle part dans l'espace un poste de l'inférieur duquel on puisse observer et réellement la terre tourne ; et que, par conséquent, celle affirmation : la terre tourne, n'a aucun sens, puisque aucune expérience ne permettra jamais de la vérifier. Alors la découverte de Copernic peut se résumer en ces mots : « Il est plus commode de supposer que la terre tourne parce qu'on exprime ainsi les lois de l'astronomie dans un langage bien plus simple. »

« La terre ne tourne plus autour du soleil, c'est charmant ! » s'écrièrent des femmes du monde qui aimaient l'astronomie. D'autres, moins savantes, se rangèrent à cette opinion avec plus de légèreté. Les messieurs avaient des sourires complaisants. Quel triomphe d'établir sur une théorie scientifique l'incertitude de nos jugements et l'insouciance du lendemain ! Quelle justification de la vie hasardeuse et du plaisir si les lois mêmes de la science ne sont plus que du provisoire et de l'après-pensée ! Ces sentiments divers, surexcités par la lecture, par la conversation, par la recherche des surprises intellectuelles, constituaient l'anarchie spéciale d'une fraction importante de la bourgeoisie conservatrice.

Cette douce ironie, cette clairvoyance indulgente et amusée firent courir dans l'auditoire bien des sourires. M. Capus, académicien, aura une aussi bonne presse que M. Capus, auteur dramatique.

Puisque l'éloge de Henri Poincaré avait amené M. Capus à parler de l'hypothèse, la tentation était trop forte pour M. Maurice Donnay de ne pas appeler à ce mot d'hypothèse, une transition amusante.

« Henri Poincaré nous dit qu'il y a des hypothèses provisoires et commodes. Je vais présenter une hypothèse de ce genre, en sup-



M. MAURICE DONNAY

posant pendant quelques instants que vous ne connaissez rien de votre propre vie, ni de vos études, ni de vos travaux. Vous êtes né, monsieur, le 25 novembre 1858, à Aix-en-Provence...

Ainsi M. Donnay entama la biographie d'un son nouveau confrère.

Il continua : « Aix fut donc votre berceau et la bourgeoisie votre milieu. Je vois dans votre famille des médecins, des notaires et, comme ancêtres, des maîtres de poste. Peu de temps après votre naissance, vos parents vinrent s'établir à Marseille, ville plus animée, plus bruyante, Marseille aux origines grecques, Marseille, porte de l'Orient et du l'alisme. Votre père était avocat ; il était républicain, en outre, et voltairien. Votre mère était une catholique fervente ; vos oncles, du côté maternel, étaient royalistes, et votre grand-père paternel bonapartiste. Il avait un culte pour Napoléon, il parlait avec admiration des guerres de l'Empire, bien qu'il n'eût fait aucune campagne ; il était venu trop tard dans l'épopée, il avait tiré au sort en 1814. Ainsi, tout enfant, vous aviez autour de vous les diverses opinions entre lesquelles se partageait la bourgeoisie française depuis la Révolution, et vous entendiez sur la politique des discussions passionnées. Vers l'âge de douze ans, vous fûtes mis interne au lycée de Toulon et tout se passa comme si vous deviez entrer à l'Ecole navale... »

Mais Alfred Capus n'entra pas à Navale, ni à Polytechnique ; il entra à l'Ecole des Mines ; il devait être ingénieur. Il ne le fut point. Il débuta tout d'un coup dans les lettres... par le journalisme.

« Un soir, vous apprenez la mort de Darwin. Vous admirez le grand physiologiste anglais ; vous aviez lu et relu l'*Origine des espèces*. Alors, vous écrivez en quelques heures un article enthousiaste, et vous le portez à un grand journal de boulevard. Le secrétaire de la rédaction fut ému, car en 1885, dites-vous, sur le boulevard, le nom de Darwin était un de ceux qui retenaient le moins souvent dans la conversation. Votre article passa dans un autre journal et vous sentiez autour de votre nom les premiers frémissements de la notoriété... »

Nous ne suivrons pas M. Donnay retraçant la brillante carrière dont ce début fut le point de départ, mais nous terminons

Le généralissime portugais Tamagnini nous fait l'éloge de ses troupes

FRONT DES FLANDRES, 28 juin. — En une phrase pleine de rondeur, le chef du corps expéditionnaire portugais définit sa mission et la tâche de ses hommes :

« Vous comprenez que nous ne sommes pas ici pour nous amuser, n'est-ce pas vrai ? »

Un cordial sourire souligne et élargit cette déclaration. Le général Tamagnini, commandant en chef des troupes portugaises actuellement dans les Flandres, n'est ni un



GÉNÉRAL TAMAGNINI

pessimiste ni un rêveur. De haute taille, avec des épaules capables de porter le fardeau d'une armée, il ressemble à un athlète. Un athlète qui serait, à la fois, bon, jovial et un peu goguenard. De ce mélange, l'effet sur sa physionomie est fort attrayant. Il a d'ailleurs grand air dans son costume de gentil gris pâle qu'ornent simplement les épaulettes d'argent du divisionnaire aux manchettes et au col, et, sur la poitrine, le ruban vert de l'ordre militaire de Saint-Benoît-d'Aviz.

Le général n'est point un discoureur. Les renseignements qu'on lui demande sur ses troupes, il faut presque les lui arracher, question par question. Mais ce laconisme d'un soldat n'est pas non plus pour nous déplaire, à nous qui nous souvenons de la célèbre critique formulée contre un général disert par un grand chef : « Parle bien, oui, mais parle trop ! »

Cependant, sur nos instances, le général Tamagnini nous retrace brièvement l'histoire du corps expéditionnaire. Après des mois de préparation à Tancos, sous la direction d'officiers anglais, la première partie des brigades (celles qu'il commande en réalité) est partie pour la France. Elle a débarqué en février dernier, a gagné aussitôt les camps qui lui avaient été préparés et, sans perdre un jour, s'est remise au travail. Trois jours après, son instruction militaire parachevée, elle a mis dans les tranchées la place que, d'un commun accord, lui assignaient les états-majors alliés. Aujourd'hui, elle n'a plus qu'un désir : soutenir l'honneur du Portugal et, si la Fortune le lui permet, se consacrer de gloire.

Un second contingent est arrivé depuis. Il a remplacé le premier sur le terrain d'entraînement, en même temps que des officiers se rendaient en Angleterre pour y étudier les manœuvres de l'artillerie lourde et que des aviateurs faisaient, en France, leur apprentissage de pilote, d'observateur et de chasseur.

La valeur des soldats ajoute encore à ce chiffre intéressant. Sortie du sein même de la nation par l'établissement du service

militaire obligatoire, l'armée portugaise se compose surtout de paysans et d'habitants des villes. Les sociétés de tir ont habillé la plupart d'entre eux, depuis l'enfance, au maniement des armes, à la précision du coup d'œil et au sang-froid. Le solide entraînement des instructeurs britanniques, l'impétuosité du sang latin ont fait le reste.

Depuis quelques semaines, dans les tranchées des Flandres, ils se comportent en braves gens et en gens braves. Ils se sont accoutumés aux épreuves de cette guerre de cache-cache, aux maraudes, aux gaz, aux cent mille trahisons des boches. Le grand ennui de ces soldats, portés d'instinct aux élans de la lutte en rase campagne, c'est de ne pouvoir bondir sur l'ennemi.

« Penser qu'ils sont là, à quelques mètres, et qu'on ne peut pas les saisir au collet ! crient-ils parfois avec colère.

Leurs fusils, leurs mitrailleuses, leur nourriture, leur service de santé sont identiques à ceux des soldats anglais. Ceux-ci sont des Tommies : eux, des *Serranos* (de Serra, montagne). Leur artillerie de campagne est constituée par nos 75. Depuis que la première division est en ligne, elle a réussi plusieurs raids dans des tranchées ennemies. Elle a tué des Allemands ; elle a capturé, il y a quelques jours, une aventureuse patrouille qui venait regarder d'un peu trop près les nouveaux combattants. Ses pertes sont insignifiantes. Aussi le moral est-il excellent. Le général Tamagnini excelle en cela à le maintenir élevé et sans défaillance.

« Mes soldats n'ont jamais le temps de s'ennuyer, déclare-t-il.

Résultat précieux : le vilain animal qui a nom *caland* est inconnu pour l'instant chez les Portugais. Selon leur pittoresque expression, ils ne *mangent pas du cirage*. Traduisez : « Ils ne broient pas du noir. »

Ces détails, le général nous les donne en phrases simples, relevées à l'occasion d'un tour jovial et amusant. Lorsqu'il parle de l'appui généreux et constant de l'Angleterre, son ton devient plus grave. Il a des termes d'une véritable dignité. On sent en lui une gratitude chaleureuse et sincère. Certes, le Portugal nourrit pour sa grande sœur insulaire une vive reconnaissance et une inviolable affection. Mais ce serait un tort de croire que ses sentiments impliquent la moindre servilité. Aussi, explique le général, quand les Allemands soutiennent que les Portugais sont les esclaves des Anglais, ils s'expriment comme des sots, incapables de comprendre la grandeur et la délicatesse de certaines nuances de la sensibilité nationale. Si les Portugais sont venus combattre en France, c'est assurément parce que leur place était aux côtés de leur grande amie l'Angleterre. C'est aussi parce qu'il leur paraissait impossible, à eux, Latins, de ne pas être de la bataille où se dispute la liberté du monde.

C'est encore pour cela et parce qu'ils entendent lutter jusqu'au bout, que la grande préoccupation, l'anxiété des débuts de la campagne a été, chez le général Tamagnini, la santé de ses soldats. Le brusque passage des douces températures de la terre natale au terrible hiver des Flandres, cette année, avait d'abord rudement éprouvé la première division.

« Songez, dit doucement le général, comme s'il s'excusait de tant de hémorrhagies, que nous n'avons jamais moins de 8 degrés au-dessous de 0 en Portugal. Et même, dans toute ma vie, je n'ai vu jamais la neige que deux fois... — L'ESTRANGE.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

vous par ce joli couplet sur le paradoxe, dont M. Alfred Capus est le roi.

« Comme il y a des rois de l'acier, du charbon et du pétrole, vous êtes le roi du paradoxe. Mais le paradoxe d'aujourd'hui peut être la vérité de demain : le mouvement de la terre fut longtemps un paradoxe. On pourrait définir cher vous le paradoxe : l'expression inattendue et brillante d'une vérité à laquelle on ne faisait pas attention ou qui n'avait pas rencontré son heureuse formule. Quand vous dites, par exemple : « Les déclassés sont tellement nombreux qu'ils commencent à former une classe », ou bien : « Il y a des gens qui trouvent le moyen d'être heureux toute leur vie, rien qu'en faisant des bêtises avec dévotion », ou bien encore, quand vous faites répéter à deux petites courtisanes de province à qui l'on conseille de venir à Paris : « Oh ! non, nous sommes trop jeunes ! »

« Je ne connais pas de causeur plus flagamment éblouissant que vous, et l'on pourrait dire de votre conversation qu'elle est un des délices de la vie. Il y a des gens qui trouvent le moyen d'être heureux toute leur vie, rien qu'en faisant des bêtises avec dévotion », ou bien encore, quand vous faites répéter à deux petites courtisanes de province à qui l'on conseille de venir à Paris : « Oh ! non, nous sommes trop jeunes ! »

« L'assistance, est-il besoin de le dire, était des plus nombreuses. Ce qui contribuait à donner à cette réception un caractère différent de celui des réceptions, même les plus brillantes, du temps de paix, c'était la présence de nombreux officiers — convalescents ou permissionnaires — heureux de se trouver pour quelques heures en un lieu où le langage des camps n'a pas cours et où les épees pacifiques ne sortent pas du fourreau.

Le fut aussi l'ovation à laquelle donna lieu l'arrivée du maréchal Joffre auquel M. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis, qui l'avait précédé dans la salle, alla tendre la main dans un geste spontané qui souleva les applaudissements.

Au dehors, la foule des non privilégiés, qui ne pouvait entrer faute de carte, ou faute de place, se pressait pour assister au défilé des personnalités.

Les deux protagonistes, MM. Capus et Donnay arrivèrent en automobile. M. Capus le premier. M. Capus a toujours la même allure un peu nonchalante. Et puis, on sentait qu'il n'était pas encore habillé à l'uniforme dessiné par Daval. Il cherchait, eût-on dit, les poches de l'habituel veston.

Aussi, quand les photographes l'ont assailli à sa descente de voiture, il a supplié de sa voix douce et avec son sourire ironique : — Oh non ! Je vous en prie, pas en public !

Alors les photographes, héroïques, se sont mis eux-mêmes à faire un service d'ordre soigné, et, quand la place fut nette, Capus se laissa faire, résigné.

Donnay, lui, en vieux routier qui la connaît, avait donné à son chauffeur les ordres nécessaires pour qu'on le conduisit tout droit à une porte dérobée derrière laquelle il disparut.

Après ces deux premiers rôles, je vous citerai encore :

Comme académiciens en costume : MM. Bourget et de Régner. Les autres, mon Dieu, n'avaient pas osé. La guerre ? La chaleur ? Je ne sais, mais les redingotes et même les simples jaquettes abondaient.

M. Marcel Prévost, lui, avait dû hésiter : il avait l'embarras du choix. Mais il s'était décidé pour l'uniforme de colonel d'artillerie.

On attendait le maréchal Joffre et Pershing. Pour le grand-père, la foule fut satisfaite. Il arriva, souriant à son habitude, avec Mme Joffre et, tandis qu'il causait sur les marches de la porte avec M. Boultroux, recueillit ses habituelles acclamations. Mais le général Pershing lui fit défaut, il a probablement jugé qu'il n'était pas venu en France pour écouter des phrases, même académiques.

Nouveau contre-ordre qui arrive à M. Boultroux : M. Viviani fait dire qu'il est retenu à la Chambre. Un petit homme vif se glisse en lorgnant les gardes municipaux d'un regard perçant : c'est M. Lépine.

Et enfin voici l'automobile présidentielle. Elle va déposer M. Poincaré devant l'entrée spéciale des académiciens, puis ramène Mme Poincaré devant l'autre escalier.

Gracieuse apparition : toilette beige. Surtout, la cour se vide : deux heures sonnent à l'horloge, et, avant que le second coup ait frappé, M. Boultroux a disparu.

On est exact, à l'Académie.

NOUVELLE RÉGLEMENTATION DES TAXIS

Le préfet de police a réuni hier, dans son cabinet, les directeurs des compagnies de voitures de place et de taxis, ainsi que les représentants du syndicat des cocher et chauffeurs, pour examiner, de concert avec eux, les mesures à prendre en ce qui concerne les tarifs de conduite et les autres.

A la suite de l'accord intervenu, le préfet de police a décidé que tout cocher ou chauffeur en station ou en circuit avec son drapeau levé devra toujours répondre à l'appel du client et le conduire dans quelque direction que ce soit, et le cocher ou chauffeur restera à son dépôt, il devra recueillir le drapeau du taxi-taxi d'une main, et, de l'autre, l'indiquer du doigt. Il ne pourra charger que les voyageurs allant dans cette direction. Dès qu'il aura recouvert le drapeau de cette main, il devra, à l'appel, le remettre immédiatement à son dépôt par la voie la plus rapide.

Si, pour une raison quelconque, le cocher ou chauffeur ne peut pas charger, il devra recourir en totalité le drapeau du taxi-taxi d'une main, de l'autre, et dans ce cas il ne devra, sous aucun prétexte, répondre à l'appel des clients qui pourraient se présenter.

Il est, de plus, formellement interdit aux cochers et aux chauffeurs de réclamer ou d'exiger un prix dépassant le tarif réglementaire ou un pourboire supérieur à celui offert par le client.

LA FOURRAGERÈRE

Par décision du commandant en chef, la fourragerie a été confiée au 1^{er} régiment de zouaves.

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATIN

M. SEIDLER ENTRETIENT LA CHAMBRE AUTRICHIENNE DE LA QUESTION DE LA PAIX

ZURICH, 28 juin. — A la dernière séance de la Chambre des députés autrichienne, le président du Conseil, Dr Seidler, a répondu aux interpellations des députés Daszynski et Sjojan, sur la question de la paix.

Il se déclara d'accord avec le comte Czernin pour affirmer la lauselle de l'assertion que le gouvernement autrichien avait comme base d'une paix durable le droit pour les nationalités de disposer librement d'elles-mêmes.

« Le gouvernement, dit-il, se base sur l'article 9 de la Constitution, qui réserve à l'empereur le droit de conclure la paix, lui confie la défense des intérêts du pays, ainsi que la sauvegarde de l'union des peuples qui constituent l'Autriche.

« Sous cette réserve, le gouvernement est prêt à tout moment à négocier avec les ennemis, d'accord avec ses alliés, sur la base d'une paix honorable, et se refuse à entrer en négociations sur toute autre base.

GRAVES DÉSORDRES A BUDAPEST

BALE, 28 juin. — On mande de Budapest que la ville a été de nouveau, hier, le théâtre de troubles graves et de scènes de violence prolongées.

Une réunion populaire avait été organisée par le parti socialiste dans la cour de l'hôtel de ville pour réclamer le suffrage universel.

Les assistants sont allés ensuite manifester devant le club du parti travailliste. La foule, qui peu à peu arrivait, comptait près de 30.000 personnes qui ont parcouru la ville en plusieurs cortèges, dont deux particulièrement importants par les rues Andrássy et Rakowsky pour se réunir à la Ringstrasse.

Les manifestants, qui conspuent le comte Tisza, réclament le reforme électorale, et la paix. Ils ont assailli de grands restaurants et plusieurs locaux, brisant à coups de pierres et de pavés les fenêtres.

Le Sénat vote la loi Mourier

Le Sénat a terminé hier l'examen de la proposition Mourier.

Les deux premiers articles avaient été votés mardi. Les autres furent adoptés sans débat, l'article 10 avec un amendement de M. Jeanneney indiquant qu'aucun suris ne pourrait être accordé à un homme de la réserve de l'active autrement qu'en vertu d'une décision spéciale du ministre de la Guerre, décision motivée et insérée, avec l'annonce des motifs, au Journal officiel.

La discussion s'achève ensuite avec une disposition additionnelle de M. Fabien Gesbron portant que « les membres du Parlement, à l'exception des membres du gouvernement, sont strictement soumis aux obligations militaires de la classe à laquelle ils appartiennent, cela sans aucun privilège ».

Après M. Rivet et M. Deuzy Cheron, rapporteur, M. Poincaré, ministre de la Guerre, combattit l'amendement.

Si l'amendement était adopté, dit-il, la Chambre des députés ne serait plus la représentation exacte de la Nation, et le jeu de nos institutions serait faussé. Entre le régime normal et la dictature il faut choisir. Notre choix est fait. (Vive approbation.) Ce sera l'honneur de la France d'avoir supporté cette guerre sans faire fléchir le jeu normal de ses institutions républicaines et d'avoir fait, comme a dit le poète, jaillir des plus de sa robe crivante la victoire et la liberté. Le gouvernement demande au Sénat de repousser l'amendement.

L'amendement de M. Fabien Gesbron fut repoussé par 180 voix contre 36. L'ensemble de la loi fut ensuite adopté à l'unanimité des 213 votants.

Séance aujourd'hui.

AU PARLEMENT ITALIEN UNE CRISE MINISTÉRIELLE APPARAÎT INÉVITABLE

ROME, 28 juin. — La discussion en comité secret d'aujourd'hui quelques jours encore ; elle ne pourra pas devoir remonter à la Chambre son quatrième. On entend dire, au contraire, que le groupe socialiste réformiste, dont font partie M. Bissolati, ministre sans portefeuille, et M. Bottemi, ministre des Travaux publics, a, dans sa dernière réunion, exprimé l'opinion qu'une nouvelle crise ministérielle était inévitable et qu'il fallait apporter des modifications essentielles à la composition du cabinet. M. Bissolati aurait fait d'ailleurs savoir à ses amis qu'un cas où se déclarait la crise il ne consentirait pas à participer à une autre combinaison ministérielle.

D'autre part, au cours d'une réunion présidée par M. Chiessi, le comité directeur du parti et le groupe parlementaire républicain ont décidé de passer à l'opposition et de voter contre le nouveau ministère, en raison de la politique intérieure du cabinet.

UN VAPEUR ESPAGNOL TORPILLÉ

MADRID, 28 juin. — Selon une dépêche parue hier soir à Madrid, le bruit court à Bilbao que le vapeur Orizon a été torpillé.

Ce vapeur appartenait à la Compagnie de navigation « Olazari ». Il avait pour port d'attache Bilbao et jaugeait 2.371 tonnes. (Radio.)

LES PACIFISTES ANGLAIS NE PRENDRONT PAS LE LARGE

LONDRES, 28 juin. — Le bruit court que les gens de mer et les chauffeurs britanniques lèveront l'embargo sur le départ pour la Suède et la Russie des deux paquebots Jovet et Ramsay Mac Donald, à la condition que ceux-ci répudient leurs déclarations de la conférence de Leeds.

Au contraire, 253 sections du syndicat des gens de mer, représentant 474.000 membres, se prononcent pour le maintien.

Les loyers à la Chambre

On peut d'autant plus le dire qu'il s'agit de loyers : la Chambre touche au terme de la discussion.

Elle a adopté hier, en effet, les articles 30 à 38 du projet, qui en fixent la juridiction, la procédure et les dispositions générales. Restent maintenant les trois articles réservés qui ont trait aux modalités financières de la loi. Le gouvernement, nous l'avons dit, en demande la disjonction pour en faire l'objet d'un projet spécial. La Chambre statuera sur cette proposition au cours de la première séance qui suivra le comité secret.

Peu de chose à dire des articles votés. Leur texte reproduit à peu près les dispositions primitivement adoptées par la Chambre.

Rappelons qu'aux termes de l'article 33 les loyers en cours au 1^{er} août 1914 seront protégés, à la demande du locataire, d'une durée égale au temps écoulé entre le décret de mobilisation et le décret fixant la cessation des hostilités, et que, pour les locations faites sans écrit, le locataire sera admis à conserver la jouissance du local aux clauses et conditions en vigueur au 1^{er} août 1914, pendant une durée égale à compter de la cessation des hostilités, sous réserve de la faculté pour ces locataires de quitter les lieux loués pendant cette même période aux conditions fixées par l'usage des lieux.

A l'ouverture, la Chambre avait adopté par 486 voix contre 4 un cahier de crédits additionnels retour du Sénat, et du questionnaire, en remplacement de M. Marc Mathis, M. Lenoir, député de la Marne, par 168 voix contre 98 à M. Simonet. — LEOPOLD BLOND.

LES COMMUNIQUEZ OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — LUTTE D'ARTILLERIE PARTICULIÈREMENT ACTIVE DANS LES REGIONS DU MONUMENT D'HURTEBISE ET DU MONT CORNILLÉ.

Une tentative allemande sur le saillant de Wattwiller (nord-est de Thann) a échoué : l'ennemi a laissé plusieurs hommes entre nos mains, dont 1 officier.

Des engagements de patrouilles devant Flirey et Bezonvaux nous ont permis de faire des prisonniers.

Il se confirme que dans la journée du 25 un albatros, attaqué par un de nos avions, est tombé dans ses lignes à l'est de Grautheil.

Hier, un albatros a été abattu au sud-est de Moronvilliers.

23 HEURES. — Bombardements intermittents dans la région du monument d'Hurtebise, sur le Casque, le Téton, le Mont-Blond et le Cornillet. L'artillerie ennemie a été vigoureusement contre-battue par la nôtre sur tout le front et en particulier sur la rive gauche de la Meuse.

Sur les pentes du mont des Boches (nord de Jouv), une forte patrouille ennemie, qui tentait un coup de main, a été repoussée.

Un avion allemand, descendu par un de nos avions, est tombé au sud du bois de Beau-Marais (sud de Craonne). Le pilote, blessé, et l'officier observateur, indemne, ont été faits prisonniers.

Les Allemands continuent à bombarder Reims, qui a reçu 1.200 obus, dont 8 sur la cathédrale.

Front britannique

13 HEURES. — L'artillerie allemande a violemment bombardé cette nuit nos positions vers Fontaine-les-Croisilles. Des attaques contre nos postes avancés au sud de Cojeul ont été aisément repoussées.

Un détachement ennemi qui avait réussi à pénétrer dans nos tranchées, la nuit dernière, à l'est de Vermelles, en a été aussitôt rejeté. Un de nos hommes a disparu.

21 HEURES. — UNE NOUVELLE PROGRESSION, AU COURS DE LAQUELLE NOUS AVONS FAIT UN CERTAIN NOMBRE DE PRISONNIERS, A ÉTÉ RÉALISÉE AUJOURD'HUI AU SUD DE LA SOUCHEZ.

L'AVANCE EFFECTUÉE DANS CE SECTEUR, SUR UN FRONT D'ENVIRON 3 KILOMÈTRES, NOUS A PERMIS D'ATTEINDRE LES ABORDS D'AVION.

DES AGENTS ALLEMANIS TENTENT DE FAIRE SAUTER UN STEAMER A STOCKHOLM

STOCKHOLM, 28 juin. — Des agents allemands ont tenté de faire sauter un steamer anglais en cours de chargement.

Le capitaine a découvert heureusement à temps la dynamite qui avait été enclavée dans un caisson. La police a ouvert une enquête, mais elle refuse de donner aucun détail.

Ce nouvel incident montre jusqu'où va l'audace des agents allemands et irrite la population.

On reçoit en même temps de nouveaux renseignements sur l'identité exacte du bateau de Raufeldts. C'est en réalité un officier allemand du nom de Lerich.

Il était arrivé à Stockholm en novembre 1916 et depuis s'habillait, faisant de fréquents voyages à Haparanda, Berlin, Copenhague et Christiania. Il recevait un important courrier et de nombreuses visites, particulièrement de voyageurs venant de Finlande.

On constata de jour en jour que l'organisation de l'espionnage allemand s'étendait sur toute la Scandinavie. On télégraphie, en effet, de Copenhague que la police a procédé à l'arrestation de six étrangers soupçonnés de se livrer à l'espionnage.

Arrestation d'un Allemand chef de l'espionnage aux Etats-Unis

LONDRES, 28 juin. — On mande de Newport (Rhode-Island) que la police a arrêté un officier de la marine allemande nommé Webber, que la police soupçonne d'être le chef suprême de l'espionnage allemand et qui est considéré comme l'auteur responsable de l'envoi des bombes et explosifs de la valise découverte en Norvège, ainsi que de la contrebande des appareils de télégraphie sans fil pour le Mexique.

LE SCANDALE HOFFMANN AU CONSEIL FÉDÉRAL SUISSE

BERNE, 28 juin. — Le rapport de la commission désignée pour audier l'affaire Grimm-Hoffmann est venu en discussion publique à la dernière séance du conseil fédéral.

Au cours de la discussion le président de la Confédération, M. Schulthess, a reconnu franchement que la démarche reprochée à M. Hoffmann était une faute.

Et il a ajouté :

« Le Conseil fédéral a estimé qu'il fallait empêcher le retour d'incidents semblables. C'est pourquoi il a décidé que la direction des Affaires extérieures reviendrait de droit au président de la Confédération, qui change chaque année. En outre, une commission de trois membres du Conseil collaborera désormais à la direction des Affaires extérieures.

Le président de la Confédération a blâmé les manifestations qui se sont produites à Genève et dans le Tessin, puis il a fait appel au patriotisme et à l'esprit civique des Romands.

Ensuite, il a affirmé que la nomination de M. Ador ne changerait rien à la politique extérieure de la Suisse.

M. Schulthess s'est élevé contre l'idée de restreindre les pleins pouvoirs et a terminé en donnant au Conseil national et au pays tout entier l'assurance que le Conseil fédéral, animé uniquement du souci de l'intérêt général du pays et pleinement conscient de ses devoirs, consacrerait toutes ses forces à gouverner conformément à la tradition nationale.

Mgr VON GERLACH NE SERA PAS DÉFÉRÉ AU SAINT-OFFICE

ROME, 28 juin. — L'Osservatore Romano dément formellement la nouvelle donnée par certains journaux suivant laquelle von Gerlach aurait été déféré au Saint-Office. L'information d'après laquelle l'archevêque viennois à Rome est considérée comme peu vraisemblable.

Ce que l'on dit à l'étranger

L'ACCROISSEMENT DE LA MARINE MARCHANDE AMÉRICAINE

Le répertoire du Bureau Veritas établit que l'effectif des navires à vapeur de commerce battant pavillon étoilé et supérieurs à 100 tonnes n'a pas progressé de 1.114 unités, en 1911-1913, représentant un total de 1.335.000 tonnes, à 1.309 navires et 2.053.000 tonnes en 1916-1917.

Sous l'influence de la hausse des frets et du développement des exportations indiennes, les armateurs de New-York, de Boston, de Philadelphie, de San-Francisco, etc., ont lancé 161 vapeurs jaugeant 361.238 tonnes en 1916, contre 801 bateaux et 111.132 tonnes en 1915.

Les sons des cages de fortes dimensions que les chantiers américains fournissent actuellement, car au 1^{er} janvier 1917 ils en avaient en construction 291, représentant 1.002.396 tonnes (moyenne 3.410 tonnes), contre 240 unités et 639.817 tonnes (moyenne 2.666 tonnes) au 1^{er} janvier 1916.

On sait, en outre, que la participation des Etats-Unis à la guerre mondiale a provoqué un surcroît d'activité dans l'armement, et on estime déjà que l'effectif de la marine marchande à vapeur américaine, vers le milieu de l'année courante, dépassera certainement de 500.000 tonnes la dernière évaluation du Bureau Veritas.

A cet effectif national viennent maintenant s'ajouter les 108 bateaux à vapeur allemands, d'une capacité totale d'environ 651.000 tonnes, que le gouvernement américain a saisis dans ses ports et dont — à des conditions qui déterminera lui-même — il peut faire profiter les nations alliées.

LA TOMBOLA DU SAPHIR

C'est lundi prochain, 2 juillet, dans une des salles du Crédit Foncier, qu'aura lieu le tirage en public de la fameuse tombola du saphir. Il reste encore quelques billets chez M. Carlier, le grand jouleur de la rue de la Paix.

On ceux donc qui n'en possèdent pas encore et qui veulent, pour une somme modique, courir la chance de gagner le saphir de cent mille francs, ne perdent pas un instant. Demain, à quatre heures, il sera trop tard.

L'ALCOOL N'EST PERMIS QU'AUX HEURES DES REPAS

A la suite de la circulaire du ministre de l'Intérieur réglementant la vente au détail des spiritueux, le préfet de police vient de prendre un arrêté aux termes duquel la vente au détail des spiritueux à consommer sur place est interdite dans tous les cafés, sauf aux heures des repas, c'est-à-dire à raison de deux heures pour chaque de ces repas, de 12 à 14 heures et de 19 à 21 heures.

En outre, toute vente des spiritueux est interdite aux femmes et aux mineurs au-dessous de 18 ans, et la vente au détail des spiritueux à emporter est interdite en quantité inférieure à deux litres.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Vocalises

Devant un jury, dans la composition duquel se devaient les sympathies du secrétaire, M. P. Bourgeat, alors qu'on n'aurait dû y voir que des chanteurs expérimentés, les élèves de première année se sont essayés, en recourant à qui mieux mieux un exercice vocal de M. Charles Lefebvre. Le résultat n'en fut guère heureux, non que les trois jeunes gens et les onze jeunes filles qui débillerent à tour de rôle sur l'estrade aient de vilaines voix. Au contraire, si plusieurs organes, encore insuffisamment développés, subirent de fâcheux écarts de justesse ou furent en proie à de regrettables chevrottements (déjà !), nous avons pu en noter, chemin faisant, quelques-uns pleins de promesses sérieuses pour de prochaines années.

Mais ce que nous sommes, hélas ! dans l'obligation de critiquer, c'est la nature même du concours. Rien de meilleur, en principe, que cette idée d'une épreuve de vocalises. Mais, alors, il fallait donner aux concurrents un air ad hoc et non une légion de solfège à laquelle il ne manquait vraisemblablement que des paroles pour devenir un morceau de chant où l'on trouve de tout, sauf des arpegges, des gammes, des traits, des notes piquées, des trilles successifs... en un mot tout ce qui constitue le fonds du répertoire de la chanteuse à vocalises.

Et qu'on ne s'y trompe pas ! Pour bien chanter, il faut d'abord avoir la voix posée, et, par conséquent, en état de vocaliser, même lorsqu'on est falcon ou contralto. Ensuite viendront : l'articulation, l'expression et la diction lyrique. Seulement, au Conservatoire, tout le monde paraît travailler de la même manière, qu'on ait ou non tel ou tel défaut à corriger. C'est ainsi du reste que chacun des élèves chante sur a, tandis que d'autres voyelles lui seraient parfois autrement profitables.

Evidemment, puisque l'on n'est admis aux concours de chant qu'au bout de deux années d'études, on fait bien de stimuler le zèle de ces demoiselles et de ces messieurs en les astreignant à paraître au public dès la fin de leur première année. Mais encore faudrait-il que cela servît à autre chose ! Et ce ne fut pas le cas aujourd'hui.

Mais il serait injuste d'en rendre responsables les élèves et de gêner la joie qu'a dû causer à M. Pavilla sa seconde médaille, et surtout le plaisir que la première médaille a probablement fait à Mlle Lebasque, future petite étoile d'opéra-comique, si pas d'opéra.

Mlle Estève, Simon, Fenari, Garot et Marthe ne furent grâtiées que d'une seconde médaille. — FERNAND LE BORNE.

VITTEL

Saison 1917
GRAND HOTEL DE L'ÉTABLISSEMENT
Ouvert depuis le 1^{er} juin

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été jadis ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

LE MONDE

LES COURS

— S. M. la reine d'Angleterre a visité, avec S. A. R. la princesse Mary, la cuisine communale de Sepreny, fondée par la princesse Christian. La souveraine a tenu à servir elle-même le dîner aux indigents.

— La princesse Alice a quitté Buckingham Palace.

CORPS DIPLOMATIQUE

— M. Sheldon Crosby, qui fut secrétaire à l'ambassade des Etats-Unis à Londres et à Vienne, a été nommé au poste qu'il avait occupé à Londres antérieurement.

INFORMATIONS

— Le capitaine Jefferson Davis Cohn, de l'armée britannique, bien connu dans la société parisienne, vient de recevoir la croix de chevalier de la Légion d'honneur pour "services rendus depuis le commencement de la guerre aux blessés français".

NAISSANCES

— La comtesse Becci a donné le jour à un fils : Philippe.

DEUILS

— Hier matin ont eu lieu, en l'église Saint-Pierre de Chaillot, les obsèques du baron Merlin, chef d'escadrons de cavalerie de réserve, membre du Conseil municipal de Paris et du Conseil général de la Seine, chevalier de la Légion d'honneur.

Le deuil était conduit par le maréchal des logis Merlin, le brigadier René-Charles Merlin, fils du défunt ; M. Sergeant, M. Auguste de Saugy, M. Humbert de Saugy, ses cousins.

M. Van Ypersele de Strihou, gendre du défunt, ministre de Belgique en Roumanie, le baron Thionig de Sonnenberg, le lieutenant de Sonnenberg, ses neveux, n'ont pu assister à la cérémonie.

Du côté des dames : la baronne Merlin, sa veuve ; la vicomtesse G. de Kergariou, Mlle Renée de Kergariou, Mme Taillandier, ses cousines.

Dans l'assistance : marquis de Puisaye, comtesse H. de Boisgelin, comtesse de Grancey, comte et comtesse B. de Gontaut-Biron, comtesse Pilet-Will, comtesse de Janzé, comte et comtesse J. de Nantois, M. et Mme A. Vlasto, M. G. du Tillet, M. Le Corbeiller, baron de Mullenheim, M. André Saint-Hilaire, M. et Mme La Chambre, comte et comtesse de Leusse, baronne Ph. du Bourdieu, M. Robaglia, M. et Mme de Saint-Léger, baronne de Marchi, M. et Mme Verdé-Delisle, M. Louis Klecker de Balazuc, M. Kling, comtesse du Périer de Lanson, comtesse de Tanlay, comte et comtesse de La Salle, M. Rodocanachi, baron Alfred de Watteville, comte et comtesse de Lapeyrouse-Vaucresson, comte de Jessaint, comte et comtesse Allard du Cholet, comte et comtesse de Beaufranche, M. et Mme G. Saint-Paul, baron du Bourget, M. et Mme Jubert, M. et Mme Armand Brun, M. Roulx de Villers, M. Renault de La Temple, M. Bouillé, maire, et la municipalité du seizième arrondissement, des députations d'officiers de la place de Paris, de la garde républicaine, des sapeurs-pompiers, les tambours des colonies de vacances, etc.

L'inhumation a eu lieu au cimetière de Passy, où des discours ont été prononcés par MM. Mithouard, Deslandes, Gay et Millevoje.

— Un service funèbre pour le repos de l'âme de M. Paul de Marcieu, mort pour la France, a été célébré hier matin en la chapelle des catéchismes de la basilique de Sainte-Clotilde.

BIENFAISANCE

— Dans le jardin qu'habita longtemps Maurice Maeterlinck, où il composa la *Fie des Abeilles*, 67, rue Raynouard (16^e), sur la colline de Passy, contre une des anciennes terrasses du château, sera représenté, le mercredi 4 juillet, à 21 heures, l'opéra *Pelléas et Mélisande*, presque dans son ensemble. Quatre ans sont écoulés depuis que le public n'a entendu ce chef-d'œuvre de Claude Debussy ; aussi ce régal de pure musique française, offert le jour anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis, ne manquera-t-il pas d'attirer les Parisiens et les Américains, qui s'uniront ce jour-là pour fêter les deux Républiques amies et alliées.

La représentation est donnée au bénéfice des hôpitaux militaires et des habitants des territoires libérés. Les interprètes seront Mmes Brohly et Brothier, MM. Jean Pélrier, Henri Albers et Vieille, de l'Opéra-Comique. L'orchestre sous la direction de M. Albert Wolff. Le nombre des places est limité à 200, au prix de 100 francs la place. S'adresser à l'Opéra-Comique et chez Durand, 4, place de la Madeleine. Buffet. Le service des voitures est assuré pour le retour.

— Au profit de la Société de secours aux blessés militaires, aura lieu une vente-hermès, à Versailles, dans le parc de l'hôpital auxiliaire 13 (rue de l'Ermitage), après-demain dimanche, à 3 heures. Un concert sera donné par des artistes réputés, et les chanteuses se feront entendre.

Prise d'adresse des avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 3-17. Bureau : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. (Prix spéciaux consentis à nos abonnés.)

Blessés, Anémiques

retrouvent

SANTÉ, VIGUEUR, FORCES
par l'emploi du

VIN de VIAL
au Quina, Viande
et Lacto-Phosphate de Chaux

Son heureuse composition en fait le plus puissant des fortifiants et le meilleur des toniques que doivent employer toutes personnes débilitées et affaiblies par les engorgements et les souffrances de l'heure présente.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

B L O C - N O T E S

Ne croyez pas que je sois un partisan de l'alcool. Je ne suis pas un partisan de l'alcool, pour diverses raisons, dont la plus faible et la plus impérieuse aussi est que mon médecin m'a interdit d'en boire. C'est un vilain homme, et qui ne sera content que le jour où je m'enirai en plein Paris la vie des saints anachorètes. A l'entendre, tout m'est pernicieux. Il commençait par proscrire ce petit verre que j'avais la faiblesse de vider de temps à autre. Je ne m'aperçus pas que je me portais mieux. Je me trompais, bien sûr, ou j'avais l'esprit mal fait. Mon médecin prit argument de mon erreur pour supprimer mon vin. Il suspecte le pain lui-même, le pain du Bon Dieu. Il hait la bière. Il condamne la viande rouge. Il tient le tabac en abomination. Et enfin il me rend la vie si difficile que j'ai parfois envie de l'envoyer promener avec ses restrictions et de me jeter éprouvé dans la goinfre et la paillardise, afin de voir si ma santé ne se fortifierait point dans les excès. Mais je n'ose pas. Et, du reste, ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Ne buvant pas d'alcool, j'ai donc lu avec une extrême indifférence que le ministre de l'Intérieur nous interdisait d'en absorber à d'autres heures que celles des repas. A vrai dire, je fus un peu surpris qu'il eût justement laissé en blanc, dans le texte de son ordonnance, l'indication de ces heures. Mais le préfet de police survint, qui ne connaît point la timidité. Heureusement. Dieu nous préserve d'un préfet de police timide ! Donc, le préfet de police n'hésita point à indiquer clairement les heures de nos repas. Voici : c'est de 12 heures à 14 heures, et de 19 heures à 21 heures.

D'où il faut conclure que l'usage de l'alcool n'est permis qu'aux fonctionnaires.

Il n'y a, en effet, que les fonctionnaires qui se mettent à table à 12 heures et à 19 heures. Et il n'y a qu'eux qui aient terminé à 14 heures et à 21 heures. Les autres déjeunent à 13 heures et dînent à 20 heures. Et parfois plus tard, comme je ne le sais que trop. Donc, ils pourront peut-être prendre de l'alcool avant de manger, c'est-à-dire le détestable apéritif, mais ne se hâteront jamais assez pour atteindre la fine champagne, le marc ou le calvados. Vous me direz qu'ils pourront se faire remplir un petit verre des hors-d'œuvre. Mais alors auront-ils le droit de le vider après 14 heures et 21 heures ? Sûrement cette pratique leur sera interdite par la police.

Il sera curieux d'observer si les Parisiens sont assez épris de l'alcool pour se décider à manger régulièrement à 12 heures et à 19 heures. C'est peu probable. Et alors l'alcool deviendra une récompense, le prix d'exactitude décerné aux bons élèves par M. Hudelo, censeur. Ce n'est pas convenable, c'est immoral, c'est scandaleux. (Je parle comme mon médecin)

Louis LATZARUS.

Une affaire d'or

Le biologiste Herr Professor Kraft avait écrit cette sentence :

« L'homme a besoin de 2.500 calories pour vivre. Or, que la formule biologique de l'alimentation humaine soit présentée sous forme de viande, de pain, de haricots ou de pommes de terre, en espèces naturelles, en poudre ou en pastilles, ce sont là des détails de moindre importance. Biologiquement, un citoyen n'a aucun droit de se plaindre de la façon dont on lui fournit sa part de calories. »

L'Allemagne poussa un soupir de satisfaction ; grâce au Herr Professor, le monde allemand allait être enfin libéré de toute préoccupation matérielle. En effet, pour 60 pfennig, le laboratoire Kraft vendait un gachet de poudre qu'on appelait le repas biologique et qui contenait du sucre, du miel, du sang desséché, de l'écorce de saule et autres ingrédients convenablement dosés pour fournir au malheureux acheteur de quoi subsister.

Ainsi on avait trouvé, pour 60 pfennig, la solution des plus graves problèmes de l'existence, et le paupérisme était détruit.

Seulement, on s'aperçut bien vite que le repas Kraft était confectionné de différentes manières : c'était, parfois, des granules couleur de brique, et parfois une poudre verdâtre. Il n'y avait que les résultats qui ne changeaient pas : inappétence et dysenterie.

Les autorités ordonnèrent une enquête et l'on découvrit qu'il n'y avait jamais eu de

biologiste Kraft, ni de laboratoire du même nom. Le fameux repas biologique n'était que l'invention profitable d'un premier négociant auquel s'en ajoutèrent d'autres jusqu'à atteindre le chiffre incroyable de 24.000. Chacun d'eux combinait une mixture fantastique et chacun d'eux jurait par l'autorité et la responsabilité scientifiques du Herr Professor Kraft. Cependant, le ventre des Berlinois en supportait péniblement les conséquences.

24.000 condamnations furent appliquées, qui allaient d'un minimum de 100 marks à un maximum de 300 marks. Il parait que l'Etat allemand a encaissé cinq millions de marks dans cette affaire-là.

Costume

M. Venizelos et ses collaborateurs ont prêté serment, comme le veut la loi grecque.

Mais ils ont prêté serment sans solennité. En effet, ils n'avaient pas revêtu la redingote protocolaire. Tous étaient en veston.

Signe des temps ? Manifestation démocratique ? Pas du tout. Simplement leurs maillots étaient restés à Salonique. S'ils avaient eu leurs maillots, M. Venizelos et les ministres n'eussent pas manqué d'y prendre leur redingote.

Car tout peut changer ou périr, même les royaumes et les rois. Mais la redingote demeure.

LE FRONT DE PARIS

J'ai trouvé ma cousine Charlotte qui se tenait le front à deux mains. Les doigts enfoncés dans ses cheveux, au risque de compromettre ses ondules, elle méditait profondément et semblait dans un état de cruelle incertitude.

Mais que faites-vous là ? lui demandai-je. Qu'avez-vous ?

Elle me fallut répéter plusieurs fois ma question, car elle était absorbée au point de n'avoir même pas remarqué mon arrivée.

Enfin, au bout d'un certain temps, elle m'aperçut, tressaillit et me répondit sur un ton de véritable angoisse : « J'établis mon budget pour l'an prochain, ou, du moins, l'esquisse de l'établissement : c'est affolant ! »

Qu'est-ce que ça va pas ? Votre mari aurait-il confié votre carnet de chèques ?

Oh ! non, ce n'est pas cela.

Le prix du charbon aurait-il encore augmenté ?

Je vous croyais pourvue.

J'ai ce qu'il me faut pour quelque temps...

Non, ce qui me trouble, ce sont les nouveaux impôts.

Eh quoi ? Les impôts ? Sur ce point, je dois m'avouer intraitable : se révolter contre les taxes, dîmes et autres mesures financières prises par l'Etat me paraît toujours puéril et inéloquent, mais particulièrement détestable en temps de guerre. Je regardais donc ma cousine avec des yeux déjà sévères et scandalisés. Heureusement, elle se hâta de se déclarer surprise de la modestie de nos impôts de guerre : pour sa part, elle en paierait volontiers le double et, au besoin, irait jusqu'à triple...

Seulement, ajouta-t-elle, j'aime à savoir exactement à quoi je m'engage : et, avec le projet d'impôts nouveaux publié par les journaux des 13 et 14 juin, c'est l'inconnu : cela fait frémir.

Vous exagérez, Charlotte.

Pas du tout. Voyez donc ceci : nous devons payer un pourcentage pour nos dépenses « voluptueuses et somptuaires ». Tenez, lisez plutôt : il y a bien « voluptueuses et somptuaires... » Eh bien, c'est cela qui m'épouvante. « Somptuaires » se rapporte aux vêtements : alors, il y aura cinq ou dix ou vingt pour cent ajoutés aux factures des couturiers, modistes et corbonniers ? Soit, on en tiendra compte, et puis, au fond, c'est bien juste... Mais, mis à part, expliquez-moi donc ce qu'on entend par les dépenses « voluptueuses » !

Mon Dieu, c'est tout bonnement... Après tout, je n'en sais rien. Il y a là le secret du ministre.

Mon cher, je tremble à un tel impôt me ruinerait... Dame ! réfléchissons. « Voluptuaire », adjectif tout neuf, néologisme de guerre, provient évidemment de « volupté ». Cela doit signifier : « qui a trait à la volupté », d'après l'étymologie... Or, il n'y a pas qu'une seule chose qui cause la volupté, hélas ! Il y en a cent, il y en a mille. Après m'hâter à ravir — mais ça, c'est du « somptuaire » — manger finement me procure une volupté délicieuse, ainsi qu'entendre de la musique, aller à ma campagne, lire un beau livre, faire une promenade exquise, goûter le calme d'un

soir d'été, voyager, causer, observer autrui, avoir du succès, entendre une rivale dire une grosse sottise, etc... Et ma fortune ne résistera pas, si l'on me fait désormais payer pour avoir composé un joli repas, être entré au concert ou chez le libraire, avoir pris le train, cueilli des roses, écouté des compliments, même assise sur un banc dans mon pareil par un doux crépuscule, avec une personne spirituelle, aimable...

J'interrompis ma cousine Charlotte, et nous parlâmes d'autre chose. — MARCEL BOULENGER.

Le nouveau questeur

Le Veilleur l'avait annoncé dès le 16 juin : M. Lenoir a été élu hier par la Chambre au poste de questeur laissé vacant par la mort de M. Marc Maillat.

Si l'on peut employer ce terme sportif, il est même arrivé « dans un fauteuil » loin devant ses concurrents.

C'est qu'en effet M. Lenoir, député de Reims, n'est pas seulement un vif parlementaire à qui la maison est familière — ce que l'on demande généralement à tout candidat à la questure — mais il a aussi la réputation d'un brave homme.

Il est de plus très « union sacrée ». Ancien président de la Libre Pensée, n'a-t-il pas, tout récemment, demandé la croix de la Légion d'honneur pour le cardinal Luçon, archevêque de Reims ? N'a-t-il pas, le 17 juin, avec M. Bertrand de Mun, accompagné le président de la République lorsqu'il s'est agi d'aller décorer l'éminent prélat ?

Autant de gestes « très bien » qui ont encore ajouté aux sympathies dont il jouissait au Palais-Bourbon.

La paille et la poutre

Le Veilleur l'avait aussi prévu : la Chambre a refusé la demande d'autorisation de poursuites que sollicitait M. Jamin, de Saint-Denis, désireux d'obtenir justice de certaines allégations qu'il déclare fausses et imputes à M. Walter, son député.

Nous l'avions dit : la Chambre repousse généralement les demandes de ce genre. Mais, cette fois, le rapporteur, M. Nibelle, invoque à l'appui de sa décision un argument qui fera sourire les antiparlementaires... et les autres :

« Entre la publication des articles visés, écrit-il, et le moment où M. Jamin a commencé sa procédure, il s'est écoulé un délai véritablement anormal. Les articles incriminés ont paru dans la première quinzaine de février 1917 et ce n'est que vers la fin du mois d'avril suivant que des poursuites ont été demandées. »

Quand on sait la sage lenteur avec laquelle la Chambre prend souvent les décisions qui seraient les plus urgentes, ce reproche ne paraît-il pas empreint d'une douce ironie ?

LE PONT DES ARTS

De Maistre, Bonald, Rivarol, P.-L. Courier, Taine, Sainte-Beuve, Renan, Fustel de Coulanges, Le Play, Proudhon, les Goncourt, Veauville, tels sont les hommes que M. Louis Dimier appelle : les Maîtres de la contre-Révolution au XIX^e siècle, dans un livre qui porte ce titre.

On nous annonce, pour un des très prochains numéros de la *Vie Française*, le début d'une longue nouvelle de M. Edmond Jaloux, intitulée : *L'Amour de Cécile Fougères*, petit roman énigmatique et poignant, avec des dessous psychologiques, des nuances et des délicatesses bien dans la note du subtil écrivain.

Une série de contes tout à fait pathétiques, presque tous consacrés à la mort (l'un d'eux avait naguère été très remarqué dans la *Nouvelle Revue Française*, va paraître sous ce titre : *Le Grand Jour*. L'auteur, M. Louis Lefebvre, est un jeune, dont c'est là le premier ouvrage, et qu'on remarquera.

Très prochainement va paraître une nouvelle revue : la *Pensée française*, dont le programme, largement eclectique, est de donner libre voix à la jeunesse française, de travailler au relèvement national, d'écarter nos relations avec l'étranger et de répandre notre influence dans le monde. On compte parmi les collaborateurs un grand nombre d'écrivains importants.

Les propriétaires pensent au terme de juillet. M. René Roger, vice-président de leur Comité de défense, publie en même temps le discours qu'il prononcera à l'Alhambra devant 4.000 délégués de toutes les associations de propriétaires et un livre qui contient les principaux jugements rendus en faveur des propriétaires par tous les tribunaux de France. Que vont faire les locataires ?

LE VEILLEUR.

Une farce américaine

PAR

MAURICE VAUCAIRE

Vous avez feuilleté l'album du dessinateur américain Wallace Morgan et goûté les cent croquis de sa *Fluffy Ruffles* — Bec et Ongles — autrement dit de la jeune fille, trésor d'équilibre et d'énergie, championne agissante, qui sait se défendre dans la vie. Il existe aux Etats-Unis des *fluffy ruffles* dans toutes les spécialités des sports et même de la philanthropie ; leurs noms sont sortis des concours organisés par des sociétés et des journaux. Aujourd'hui, il faut y ajouter celui de Gertie Robinson, de Washington, qui peut passer pour être une véritable *fluffy* de l'Amour !

Cette idéale jeune personne est, en effet, archifolle de son mari, Herbert Robinson, de Baltimore. Gare à qui vient se mettre en travers de son bonheur !

Gertie se méfie avec raison des aventuriers qui rêvent de lui enlever son bien-aimé époux, lequel est doué d'un physique superbe et de cent mille dollars de rente, deux points de vue assez tentants pour des beautés aussi faciles qu'ambitieuses.

Quelques jours avant la guerre, à Monte-Carlo, à l'Hôtel Celtic, Gertie et Herbert dinaient en tête à tête, comme à l'habitude, lorsque Frau Ida Schlüter, une élégante « passagère », viennoise, vint s'installer à la table voisine. Durant le repas, la petite Américaine remarqua que la Viennoise souriait imperceptiblement à Herbert et que celui-ci lui répondait avec la même discrétion.

— Chéri, dit-elle à son vis-à-vis, que signifie cela ?

— Rien. Nous portions au même tableau de baccara tout à l'heure, au Sporting. Entre joueurs, il s'établit vite une certaine intimité ; nous avons pris ensemble une « suite de main » et nous fîmes également de moitié dans un banco. Ceci vous explique ce sourire amical et sans lendemain, darling !

Gertie n'insista pas, mais comme la curieuse Frau Ida Schlüter regardait un peu trop son mari, elle pensa en allumant une cigarette, au dessert : « Nous demeurons encore six jours dans ce beau pays, il faut donc immobiliser cinq ou six jours au moins dans sa chambre cette rivale possible. Finies, les rencontres au baccara, à la roulette et au restaurant ! »

— Que fera madame ? lui demanda

La manière d'Antée et celle de Mme Roy.

Antée, personnage de la mythologie, prenait des forces nouvelles chaque fois qu'il touchait le tige de son pied. Il est bien dommage que cette excellente recette pour devenir fort n'ait aucun effet sur nous autres, pauvres humains. On ne verrait certainement plus de jeunes filles pâles, de garçons malingres et chétifs, et l'humanité à la même hâte, à l'air exténué qui, à la tombée de la nuit, vient frapper à votre porte, demandant un morceau de pain, serait un personnage de légende. Puisque nous n'avons pas à notre disposition, pour retrouver nos forces, les moyens surnaturels d'Antée, contentons-nous des moyens humains dont nous disposons, moyens dont le meilleur, les Pilules Pink, réussissent moins instantanément, c'est vrai, mais tout de même fort bien.

Les Pilules Pink, tel a été le moyen employé par Mme Roy, couturière à Beaumont-la-Ferrère (Nièvre), épuisée par des couches consécutives :



MME ROY

« Je viens vous remercier, écrit-elle, du grand bien que m'ont fait vos Pilules Pink. A la suite de quatre couches consécutives, j'étais fort amaigrée. J'étais pâle et sans forces et le plus petit ouvrage me fatiguait outre mesure. On m'a conseillé pour me rétablir de prendre vos Pilules Pink. J'en ai fait une cure et depuis ce temps je me porte fort bien. Mes forces sont revenues, j'ai de bonnes couleurs et je mange de tout bon appétit. »

La cure des Pilules Pink est bien le moyen le plus simple et le plus économique à employer pour retrouver les forces et la santé. Avec les Pilules Pink, pas de régime campé, vous mangez ce qui vous plaît et vous n'avez comme tout traitement qu'à prendre deux ou trois pilules par jour au moment des repas. Elles sont économiques parce qu'elles guérissent et qu'elles guérissent vite. Entre un médicament qui vous guérit, mais qui y mettra du temps, et celui qui vous guérira en quelques jours, vous choisirez sans hésiter. N'est-ce pas ? Les Pilules Pink guérissent en quelques jours parce qu'elles donnent du sang avec chaque pilule.

Elles sont souveraines contre l'anémie, la chlorose, la faiblesse générale, les maux d'estomac, migraines, névralgies, neurasthénie.

On trouve les Pilules Pink dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Galien, 23, rue Babin, Paris, 3^e arr. 50 la boîte, 17 fr. 50 les six boîtes, franco, plus 0 fr. 10 par boîte, montant de la nouvelle taxe applicable aux spécialités pharmaceutiques depuis le 1^{er} juin.

DIPLOMATIE

par Henry Fournier



— Tout de même, héin ! Si Christophe Colomb n'avait pas découvert l'Amérique... Wilson restait neutre !..

POUR SE RASER La Crème ASTOR
EST LE PROCÉDÉ LE PLUS COMMODE, LE PLUS HYGIENIQUE ET LE PLUS ÉCONOMIQUE
Exigez bien la Marque ASTOR.

EXCELSIOR

POUR SE RASER
le meilleur procédé c'est la merveilleuse et célèbre
Crème ASTOR

Gros Tube.....	1 fr. 25
<i>France</i>	1 fr. 45
Tube moyen.....	0 fr. 85
<i>France</i>	0 fr. 75

En vente chez les Pâtes-
meurs, Confiseurs, Pâ-
tisseries et Gâteaux.

LE GÉNÉRAL PERSHING SUR LE FRONT FRANÇAIS



REÇU PAR LE GÉNÉRAL FRANCHET D'ESPEREY, LE GÉNÉRAL AMÉRICAIN EXPRIME SA FOI DANS LA VICTOIRE COMPLÈTE DES ALLIÉS

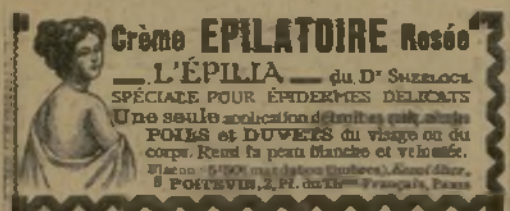
Le général Pershing, commandant du corps expéditionnaire américain en France, vient d'effectuer sa première tournée sur notre front, dans le groupe des armées du Nord, commandé par le général Franchet d'Esperey. Le général Pershing a exprimé maintes

fois son admiration pour la belle tenue de nos troupes. Le voici, à gauche, répétant au général Franchet d'Esperey le dévouement des Américains à la cause commune et sa foi dans la victoire. A droite du général Franchet d'Esperey se tient le général Pelletier.

**STOCK CONSIDÉRABLE DE BUREAUX
ET MOBILIERS DE TOUS STYLES**



Vente. Achat. Location. Garde-Meubles
JANIAUD JEUNE, 61, r. Rochechouart, PARIS



Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.
Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

« Les confitures d'orange PICON »

La Maison **IGON** et Cie, 43, boulevard Haussmann, a l'honneur d'aviser sa clientèle qu'elle

rembourse les pots vides

rapportés en parfait état, au prix de :

Le pot n° 1 (500 gr.) 0,80. — Le pot n° 2 (1 kgr.) 0,75.

ABONNEMENTS DE SAISON
à tarif réduit

Afin d'éviter à nos lecteurs les inconvénients qu'ils pourraient rencontrer pour se procurer EXCELSIOR dans certaines petites localités, nous avons créé, à titre de propagande, des abonnements de saison à tarif réduit.

Leur durée ne peut être que d'un mois non renouvelable.

Prix : France, 2 fr. 50; étranger, 4 fr. 50

Prière de vouloir bien joindre à toute demande le montant de l'abonnement que nous ne pouvons faire recouvrer.

GOUTTES
COLONIES

DE CHANDRON

— CONTRE —

**MAUVAISES DIGESTIONS.
MAUX D'ESTOMAC.
Diarrhée, Dysenterie.
Vomissements, Choléra.**
**PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN**

DANS TOUTES LES PHARMACIES
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.

Pilules Galton

contre l'OBÉSITÉ, à base d'extraits végétaux.
Réduction des Hanches, du Ventre, des Bajoues, etc., sans danger pour la santé.
 PRINCIPE NOUVEAU — CURS ÉCONOMIQUE. DONNANT LES MEILLEURS RÉSULTATS
 Le flacon avec instructions 5,80 F (courants) 6,05; double fl. 11,30 F (courants) 11,60. J. RATTÉ, ph^{ie} 44, rue de l'Échiquier, PARIS.

LE MIROIR AUX ALOUETTES



LUI. — Ma chère, ne souriez pas comme cela de tous côtés ; depuis que vous vous servez du DENTOL vos dents sont si brillantes qu'elles attirent même les alouettes.

Le **Dentol** (cau, pâte, poudre et savon) est un dentifrice à la fois souverainement antiseptique et doué du parfum le plus agréable.

Crée d'après les travaux de Pasteur, il détruit tous les mauvais microbes de la bouche; il empêche aussi et guérit sûrement la carie des dents, les inflammations des gencives et de la gorge. En peu de jours, il donne aux dents une blancheur éclatante et détruit le tartre.

Mis pur sur du coton, il calme instantanément les gages de dents les plus violentes.

Le Dentol se trouve dans toutes les bonnes
maisons vendant de la parfumerie.
Dépôt général: Maison FRERE, 19, rue
Jacob, Paris.

Le Dentol est un produit français.

CADEAU Il suffit d'envoyer à la
Maison FRANE, 18, rue
Jacob, Paris, cinquante cartons en fir-
bres-poste en se recommandant d'*Excelsior*
pour recevoir, franco par la poste, un déli-
cieux coffret contenant un petit flacon de
Dentol, un tube de Pâte Dentol, une boîte
de Poudre Dentol et une boîte de Savon
Dentol.

GRANDS MAGASINS DUFAYEL
PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ

Lundi 2 Juillet et jours suivants.

SOLDES

OCCASIONS EXCEPTIONNELLES

SAUVEZ VOS CHEVEUX Par le **PÉTROLE HAHN**
En Vente dans le Monde Entier. P. VIGENT, Fabricant, LYON